

PAUL VERCHÈRES

Feu d'enfer



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-019

Feu d'enfer

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 674 : version 1.0

Feu d'enfer

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Le feu

Le ciel d'automne était chargé de grands nuages longs et gris qui déversaient le froid et la pluie sur la ville.

Jours humides pleins de vent cinglant et de bruine qui transperce les os.

Guy Verchères, cambrioleur et mécène, philanthrope et escroc, espèce de Robin des Bois des temps modernes, émule d'Arsène Lupin et du Saint britannique, déambulait le long de la quatrième, marchant à la pluie car il aimait la gifle de l'eau froide lui battant les joues.

Le visage renfrogné dans son collet relevé, l'élégant jeune homme, désespoir de la police et vengeur des pauvres par les trop riches, marchait en se hâtant, malgré qu'il n'aille nulle part.

Une jeune fille marche devant lui.

Une mince femme.

Guy Verchères lui voit les jambes.

Il les trouve belles.

Fines et longues, et bien agiles.

La jeune femme aussi se hâte.

Puis, comme il voit les pieds, Guy Verchères remarque qu'elle semble tout à coup hésiter, puis tituber.

Il relève les yeux.

La jeune femme chancelle.

Guy Verchères se précipite.

Mais elle tombe.

Quand il arrive près d'elle, elle est par terre, inconsciente.

Il lui touche le front.

Elle est extrêmement fiévreuse.

Il lui prend le pouls.

Il est désordonné, fait de grands sauts, s'arrête soudain, puis repart comme un moteur à

l'épouvante.

Guy Verchères n'y comprends rien.

La foule s'est amassée.

Le trottoir humide est plein de gens qui veulent voir.

Une foule bigarrée, abritée sous des imperméables de toutes couleurs, sous des parapluies de toutes formes et de toutes teintes.

Un homme crie :

– Appelez la police, elle va mourir.

Une femme gémit.

Un petit enfant se met à crier.

– La madame est malade... la madame est malade !

Guy Verchères regardait la jeune femme inconsciente.

Un regard perplexe dans les yeux.

Un homme se fraya un chemin dans la foule.

Il se pencha sur la femme.

Guy Verchères l'arrêta du bras.

– Je suis médecin, dit l’homme.

– Ah, bon ! répondit Guy Verchères.

Le médecin examina, prit le pouls, ouvrit la paupière.

Il se releva.

– Allons, écartez-vous, allez, allez !

Il se retourna vers Guy Verchères.

– Vous étiez avec elle ?

– Non. Je marchais derrière elle. Je l’ai vue tomber.

– Il est trop tard.

– Elle est morte ?

– Oui.

– Syncope ?

Le médecin se gratta longuement la tête. Il regarda Guy Verchères d’un air presque hébété.

– Je vous dirais ce que j’ai constaté et vous ne le croiriez pas.

Guy Verchères interrogea du regard.

Le médecin montra le ciel.

– Vous voyez les nuages ? Temps couvert depuis quatre jours. Vous sentez le froid ?

Verchères fit signe que oui.

– Alors, dit le médecin, tenez-vous bien. Cette jeune femme vient de mourir d’insolation !

II

La flamme

La police vint et posa les questions d'usage.

Guy Verchères donna son nom.

Le policier sursauta, le regarda d'un air surpris, et dit :

– Sans blague !

– Sans blague, dit Verchères.

Le policier inscrivit le nom, l'adresse.

– On vous convoquera.

– J'espère bien, rétorqua Verchères.

L'accident l'intéressait.

Il lui semblait, c'était étrange, que quelque chose n'allait pas, mais pas du tout dans cet événement.

Comme une prémonition, une intuition.

Comme une petite idée de rien qui lui tapait un trou derrière la tête.

On apporta le cadavre.

La voiture de la morgue, surmontée de son pavillon jaune, hulula son chemin à travers la pluie fine et glaciale.

Transportant la Mort et sa victime.

La belle jeune femme aux belles jambes.

La belle jeune femme qui tituba, tomba, mourut.

La belle jeune femme qui, par un jour de pluie et de vent froids comme le pôle, meurt, sur la rue, d'insolation.

Guy Verchères se dit que le médecin avait dû se tromper.

C'était fantastique.

Mais à la morgue, le médecin-légiste faisait son autopsie.

À la morgue, le cadavre nu de la femme, étendu et éventré sur une dalle froide, répétait son

message impossible, pointait le doigt vers la fantasmagorie.

Le médecin-légiste dut inscrire, sur son rapport :

« CAUSE DE LA MORT : Insolation. »

Malgré toute sa répugnance à admettre une telle chose, il dut s'incliner.

« Cause de la mort : insolation. »

Aux quartiers-généraux, on cria.

Mais on cria en vain.

Le médecin-légiste leur montra le rapport détaillé.

Les viscères le disaient.

L'état du sang le disait.

Le cœur le disait.

La peau le disait.

Insolation, insolation, insolation.

– Y a-t-il brûlure sur la peau ? dit Théo Belœil. de l'escouade provinciale des homicides.

– Non, dit le médecin. Voilà le mystère. S'il y

avait eu brûlures sur la peau, j'aurais cru à l'insolation plus facilement. La femme aurait pu rester trop longtemps sous une lampe-soleil, à rayons ultra-violets. Mais il n'y a pas de brûlures extérieures.

Globules blancs presque détruits, indiquant un fonctionnement accéléré de toute l'économie physiologique.

Insolation, sans aucun doute, insolation interne.

– Comme si, dit le médecin, le soleil s'était logé dans l'estomac de la femme, et l'avait brûlée.

– Mais, constata Belœil, il n'y a pas de soleil depuis quatre jours.

– Je sais, dit le médecin, la mine piteuse.

On se regarda longuement, et on haussa les épaules.

Théo Belœil avait vu le cadavre.

– La teinte jaune serin du ventre, qu'est-ce que c'était ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas, dit le médecin. Et je crois que

c'est là notre premier indice, notre première piste. Je vous conseille fortement de voir un toxicologiste, un spécialiste des poisons et de leurs effets sur le corps humain. Je crois...

Mais il ne continua pas.

– Vous croyez quoi ? dit Belœil.

– Je ne sais pas, je ne sais rien, je ne sais plus... Je suis devant un mur, pour la première fois de ma carrière, je ne sais pas devant quoi je me trouve... Allez voir le docteur Praviel, à l'Université, il est professeur de toxicologie. Il vous dira... j'espère...

Et le médecin-légiste sortit, les épaules voûtées, la tête basse.

Théo Belœil mâchait songeusement son cigare.

III

La cendre

On examina les vêtements de la jeune femme.

On vida sa bourse, pour savoir qui elle était.

Car aucune disparition n'était enregistrée la décrivant.

Et une photo répétée trois fois dans tous les journaux n'avait rien donné.

La bourse avait déjà été vidée, et elle n'avait rien.

Les vêtements n'avaient aucune marque de faiseur, aucune marque de buanderie.

Rien qui aurait pu permettre l'identification.

On releva les disparitions de trois ans en arrière.

Rien.

Trois jours, quatre, cinq, une semaine.

Rien.

Le cadavre, mis au froid, attendait l'identification.

Théo Belœil se grattait la tête, et marchait en rond.

Il songeait, pensait, réfléchissait, se creusait la mémoire.

Théo Belœil aurait voulu se voir en vacance, dans le Nord, à la pêche.

Mais il venait de terminer ses vacances.

– À quand, disaient les journaux, l'identification de la belle inconnue ? Notre police serait-elle surmenée ? N'aurait-elle pas l'énergie de courir sus aux informations ? Qui... ou quoi... se cache derrière cette mort pour le moins étrange.

Théo Belœil faisait mine de ne rien lire.

Il avait été voir le docteur Praviel. Celui-ci, fort amenable, avait consenti à faire une nouvelle autopsie. Belœil en aurait le rapport quelques

jours plus tard.

Mais le rapport ne venait toujours pas.

Hier, le docteur Praviel avait téléphoné.

– Dites-moi, dans quelles circonstances cette personne est-elle morte ? avait-il demandé à Belœil.

Belœil lui expliqua.

Quand il entendit Théo lui dire que la femme était morte sur la rue, un jour de pluie et de vents froids, Praviel parut ému, et devint brusquement comme timide, car il se mit à bafouiller, murmura des remerciements et raccrocha.

Verchères entra voir Belœil.

– Je te dérange ?

– Non.

– Tu réfléchis ? La belle inconnue ?

– Oui.

– Rien de nouveau ?

– Non. Un mur, le noir, le grand mystère.

– Pas d'identification ?

– Non.

– La cause de la mort ?

– L’insolation si j’en crois deux médecins, et même un troisième qui me semble ne pas vouloir en croire ses yeux, et hésite à me donner son rapport.

– C’est donc confirmé, fit Verchères, songeur.

– Oui.

Verchères s’était levé, avait marché jusqu’à la fenêtre. Il regardait dehors. Il régnait dans le bureau comme une atmosphère pesante, menaçante. On sentait qu’une tragédie allait se dérouler, quelque chose d’affreux.

On frappa.

C’était un homme.

Jeune et bien mis, chic d’allure, et l’air un peu désinvolte.

Il ôta son chapeau.

De sa poche il tira une photo de la jeune femme, une de celle qui avait paru dans le journal.

Il la déplia soigneusement, la déposa sur le bureau.

– Je viens, dit-il, pour cette femme.

– Oui ? dit Belœil.

– Je voudrais l’identifier, positivement.

– Vous croyez la reconnaître ?

– Oui.

– Vous êtes sûr ?

– C’est ma femme.

Belœil ôta son cigare, regarda l’homme d’un air stupéfait, ouvrit la bouche pour parler, mais regarda Verchères d’un air désespéré, et dit :

– Venez !

IV

« Et la lumière se fit »

Ils allèrent à la morgue.

L'homme qui venait de faire cette surprenante déclaration.

Théo Belœil et trois assistants.

Guy Verchères qui examinait l'homme à la dérobée.

Le cadavre était toujours sur une dalle.

On l'avait reconnu, et la jeune femme avait recouvré la grande beauté qui était sienne de son vivant.

On tira le drap, et l'homme regarda.

Longuement, fixement, sans broncher, sans un geste de muscle.

– C'est elle, dit-il finalement, la voix ferme

mais sourde.

Théo Belœil soupira, et ramena le drap.

– Vous pourriez le jurer ?

– Oui.

Ils sortirent.

Revenus au bureau, l'homme déclina ses noms et adresse.

– Michel Boisvenu, courtier en assurances, 9436 rue Saint-Prosper.

– Comment se fait-il que vous ayez attendu une semaine pour rapporter la disparition ?

– J'étais en vacances, je suis revenu et j'ai trouvé la maison vide. Je n'avais vu aucun journal. Par hasard, en ramassant une pile de journaux dans l'entrée, j'ai vu le portrait... je suis venu aussitôt ici...

– Et l'insolation ?

Michel Boisvenu eut un grand visage interrogateur.

– L'insolation ?

– Mais oui, c’est vrai, vous n’êtes pas au courant. Votre femme est morte d’insolation, un jour très froid où il n’y avait pas de soleil.

– Devenez-vous fou ? dit l’homme.

Mais il dut bientôt se rendre à l’évidence, quand Belœil lui montra les rapports d’autopsie.

Bientôt, il s’en alla.

– Qu’en penses-tu ? demande Belœil à Guy Verchères.

– Je pense que tu devrais filer le bonhomme. Vérifie l’alibi. Moi, ça ne me revient pas, cette affaire-là.

– Comment ça ? dit Belœil.

– Les vacances prises seul, le retour dans une maison vide, ces journaux qu’on ne lit pas. Pourquoi des vacances ? Et seul ? Non, moi je crois que...

– Que ?

– Que nous devons faire une petite enquête sur les allées et venues de Michel Boisvenu.

– Soit, dit Théo. Nous ferons ça.

On frappa de nouveau.

Un homme entra.

Jeune, chic, bien mis, l'air un peu désinvolte.

Il déplia une découpeure de journal.

– Je viens pour l'identification de cette femme.

– Oui ? dit Belœil.

– J'ai vu le journal et j'ai cru reconnaître cette personne. Je voudrais voir le cadavre et confirmer mon opinion.

– Seriez-vous capable de me dire avant d'aller plus loin, qui serait cette personne.

– Certainement.

– Et qui est-elle ?

L'inconnu replia soigneusement son papier, regarda Belœil d'un air grave, et dit d'une voix émue.

– C'est ma femme !

Théo faillit crier. Il se leva d'un bond, prit l'homme par le bras, et tous s'acheminèrent à pas

rapides vers la morgue.

On sortit le cadavre.

On découvrit le visage.

L'inconnu l'examina longuement.

– Vous trouverez, dit-il, une marque rouge, une marque de naissance, en forme de S, à la cuisse gauche, en dedans.

On n'avait découvert que le visage.

On découvrit le cadavre au complet.

La marque était là.

L'inconnu répéta :

– C'est certainement ma femme.

Théo Belœil courut au téléphone, appela chez Michel Boisvenu.

– Votre femme, dit-il, avait-elle quelque marque d'identification spéciale ?

– Je ne pourrais pas dire...

V

Mais ce n'était pas de la lumière !

Théo Belœil marchait de long on large dans le bureau.

De long en large, de large en long.

En maugréant et en lançant, de temps à autres, un sonore juron.

Guy Verchères était assis, pensif, mais avec de temps en temps un coup d'œil ironique vers le gros Théo Belœil.

– Ça va pas, mon gros ? demanda-t-il tout à coup.

Belœil jeta un regard chargé de menaces sur Verchères.

– Toi, Guy Verchères, je te conseille de ne rien dire. Tu as un dossier déjà assez chargé sans

venir faire du sarcasme ici.

– Dossier, mais sans preuve, corrigea Verchères.

– Soit, sans preuve, concéda Belœil, mais un jour viendra où tu feras un faux-pas... Ce jour-là...

– Ce jour-là, tu m’arrêteras, Belœil, tu me mettras en prison, tu me feras subir mon procès, et tu me feras condamner au bagne à perpétuité. En attendant, parlons de ton petit problème... Une femme, fort jolie, qui meurt d’insolation un jour de grand froid, et deux hommes qui se disent chacun le mari de la femme...

– Et quoi y faire ?

– D’abord, exiger des preuves des photos, exiger de la corroboration. On est jamais sans amis ou connaissances... Il est encore assez facile de faire établir l’identité, une fois qu’on a une piste définie.

– Ensuite ?

– En éliminer un de cette façon ou avoir encore deux maris

– Belle consolation que celle-là !

– Commence par le commencement.
Questionne, cherche, vois ce qui se passe !

Théo Belœil alla chez Michel Boisvenu.

L’homme était chez lui, en robe de chambre, sortant du bain.

Il n’avait pas l’air particulièrement peiné de la tragédie.

Un air froid, compassé... une dignité fausse...

– Assoyez-vous, monsieur Belœil, je suis à vous dans un instant.

Il sortit du salon.

Guy Verchères marcha jusqu’à la porte, tendit l’oreille, écouta.

Michel Boisvenu téléphonait.

– Tu saisis quelque chose ? demanda Belœil.

– J’entends qu’il téléphone, c’est tout.

À ce moment, Verchères revint s’asseoir à la hâte.

Boisvenu avait fini, et rentrait au salon.

– Je suis à votre disposition, monsieur Belœil, et monsieur Verchères. Je m’excuse du petit retard, mais un potage que je suis à me faire bouillait, et j’ai fermé le poêle électrique.

Verchères se demanda : « Pourquoi nous dire ce qu’il est allé faire ? Et pourquoi nous mentir, puisqu’il est allé téléphoner. À qui le téléphone ? À l’autre « mari » ? Tiens, tiens, tiens, ce serait une idée ! »

Mais Belœil commençait l’interrogatoire.

– Je voudrais, monsieur Bienvenu, que vous puissiez nous donner un aperçu assez détaillé de votre semaine de vacances, en commençant par votre départ, et en finissant avec votre arrivée. Votre femme, lorsque vous êtes parti, était-elle gaie ?

– Comme à l’ordinaire.

– Votre départ ne l’affectait pas ?

– Pas absolument. J’allais tous les ans passer une semaine dans les montagnes, seul. Elle de son côté, faisait la même chose au printemps.

– Alors c’était un départ habituel.

- Oui.
- Durant votre séjour là, qu’avez-vous fait ?
- De la chasse, de la pêche. Je me suis couché tôt, et je me suis levé tôt.
- Une vie de repos, en somme.
- Tout juste. Pas de radio, pas de journaux, la paix.
- Y a-t-il longtemps que vous êtes marié ?
- Sept ans.
- Quand vous êtes revenu, que s’est-il passé ?
- Ce que je vous ai dit. Je suis descendu du train...
- Seul ?
- Évidemment. J’ai pris un taxi jusqu’à la maison. La porte était fermée à clé. Comme je n’avais pas averti ma femme de la journée et de l’heure exacte de mon retour, cela ne m’a pas surpris de trouver maison vide. Mais comme les heures passaient, j’ai remarqué qu’il y avait beaucoup de poussière dans la maison. Je suis allé dans l’entrée, et j’ai remarqué une chose que

je n'avais pas vue, tout d'abord. Il y avait plusieurs bouteilles de lait, et une pile de journaux. J'ai pris les journaux pour les apporter dans la poubelle aux déchets et vous savez le reste.

– Comment s'appelait votre femme ?

– Julienne Boudreau. C'était une Acadienne.

– Elle a des parents par ici ?

– Non.

– Des amis ?

– Pas que je sache.

– Et vous ?

– Je n'ai qu'un frère, mais je ne le vois plus depuis dix ans.

– Pas d'amis ?

– Non.

Guy Verchères, qui n'avait encore rien dit, parla tout à coup.

D'une voix très douce, très insinuante.

– Si vous n'avez pas de parents, si vous n'avez

pas d'amis, comment se fait-il que...

Mais Belœil, sentant venir la question, et n'ayant pas fini de son côté, interrompit Verchères.

– Un instant, Guy, Monsieur Boisvenu, voici le pourquoi de nos questions. Nous tentons d'établir un peu de lumière. Nous voudrions aussi prouver hors de tout doute légal l'identité de votre femme. Nous aimerions que vous puissiez amener des parents ou des amis, ou même des fournisseurs qui pourraient l'identifier comme la maîtresse de cette maison-ci. C'est très simple, comme vous voyez.

– Je regrette, mais je ne vois personne qui pourrait... même en réfléchissant je ne trouve personne... personne qui pourrait se charger de cette identification... Hors moi, évidemment.

Belœil soupira.

– Bon, puisque c'est ainsi, dis ce que tu avais à dire, Guy.

– Voilà, dit Verchères, si vous n'avez pas d'amis...

Et il se leva brusquement.

– À qui téléphoniez-vous il y a dix minutes ?

Boisvenu resta interloqué.

Il pâlit et rougit tour à tour. Il se troubla. Puis finit par se fâcher tout rouge.

– Cela ne regarde que moi. J’ai identifié ma femme. Cette identification est légale et suffisante. Je vous prierais, maintenant que vous avez terminé, de sortir d’ici. De plus, je tiens à vous dire que je réclame le corps. Votre coroner admet la mort naturelle, alors je veux le corps pour les funérailles, et dès demain matin.

Belœil ne répondit rien, prit son chapeau, fit signe à Guy, et sortit.

VI

Verchères à l'œuvre

Cette nuit là, la maison de Michel Boisvenu reçut de la visite.

Pas de la sorte qui s'annonce.

L'autre sorte.

La sorte silencieuse et tranquille, qui entre par une fenêtre, et qui porte un trousseau de pince-monseigneurs au lieu d'un simple trousseau de clés.

Guy Verchères, philanthrope et cambrioleur, était à l'œuvre.

Il manigança des passes-passe après la serrure de porte, et entra.

Ses souliers feutrés étaient des ergots de chat.

Sa respiration même semblait réduite au filet

nécessaire.

Il alla vers le salon.

Sur le mur pendait un Gauguin authentique.

Le coloris et le coup de pinceau.

La patine et le fini ne mentaient pas.

C'était une œuvre du maître.

Verchères se dit que c'était belle prise, et qu'en même temps il décrocha le tableau et le mit à portée de la main.

Il se rendit au secrétaire qui occupait un coin de la pièce, et chercha dans ce meuble.

Non sans difficultés, car plusieurs tiroirs et compartiments étaient fermés à clé.

Un tiroir : rien.

Deux tiroirs : rien.

Trois et quatre, et un compartiment : rien.

Des lettres ordinaires, écrites au cours de la vie quotidienne.

Des factures, et tous les papiers divers qui s'amassent de jour en jour.

Puis, dans le dernier compartiment...

Encore des lettres, des factures, des découpures de journaux, un jeu de carte.

Des marqueurs de bridge, deux employés à moitié...

Pas d'amis ?

Bridge à deux ?

Hum !

Puis, la grande découverte.

Une découpeure de revue.

Un article sur l'insolation, et ses causes.

Un long article documenté, avec force détails.
Traitant surtout des symptômes de l'insolation.

Verchères se frota les mains.

De sa lampe de poche, il éclaira longuement le papier, cherchant le sens caché, le plan d'ensemble dont la découverte de la femme, les deux supposés maris et cet article semblaient être des jalons séparés, mais unis par quelque force agissante mystérieuse.

Il chercha encore, revenant à des recoins déjà explorés.

Mais le secrétaire ne céda aucun autre secret.

Verchères partit, emportant le Gauguin.

Michel Boisvenu dormait en paix

VII

Horaire

En religion, il y a Vêpres, Nonnese, Complies, etc.

C'est un horaire avec des noms rares.

En criminologie, il y a l'heure du crime, les allées et venues des divers suspects, leurs alibis, ou l'absence de toute confirmation de mouvements. C'est un horaire aussi.

Mais un horaire avec un sens infiniment plus tragique.

Car de cet horaire se déduisent des actes.

Et ces actes sont parfois le crime lui-même.

La flèche rouge qui pointe vers le coupable.

Le « Mane, Thecel, Pharès ».

Et parfois aussi, l'horaire ne fait qu'ajouter à

la confusion.

Guy Verchères alla voir Belœil à son bureau.

– Gros Belœil, parle-moi de la femme morte d'un coup de soleil un jour de pluie. Parle-moi de ses deux maris et de son ventre jaune. Parle-moi de tout ça, et je vais t'écouter.

Mais Belœil ne dit rien.

– Rien de nouveau ? demanda Verchères.

– Oui et non. Non, si l'on regarde les résultats. Oui si l'on considère que toutes ces feuilles de papier apportent du nouveau.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Des rapports.

– Sur quoi ?

– Sur les mouvements de Michel Boisvenu et de l'autre, celui qui est venu après, qui déclare être aussi le mari de la belle inconnue.

– Il a donné son nom ?

– Oui. Adrien Boyer, courtier en assurances, il demeure à la Côte-des-Neiges.

- Tiens, tiens !
- Pourquoi, « tiens, tiens ! » ?
- Ils sont tous deux courtiers en assurances ?
- Simple coïncidence.
- Peut-être.

Le téléphone sonna.

Belœil répondit, hocha la tête, grogna, regarda Guy Verchères d'un drôle d'air.

– Merci, je verrai à ce nouveau développement.

– Du nouveau ?

– Peut-être, je ne sais pas. C'est à toi que je devrais poser la question.

– Comment ça ?

– Je ne sais pas... nous en reparlerons.

Verchères sourit ironiquement. Puis il continua :

– Et les rapports ?

– Les allées et venues sont très simples. Il semble bien établi que Boisvenu était à la chasse

la journée de la mort de sa femme, ou de celle qu'il dit être sa femme

– Vous avez la confirmation ?

– Il est parti du club de chasse la veille, a pris par les bois, et est revenu le lendemain du crime.

– Alors ?...

– Je sais à quoi tu penses. Mais il avait un montant assez considérable de gibier. Deux chevreuils, un orignal, quarante perdrix...

– Ah ?

– Oui. Tu vois ce que ça suggère ?

– Et Adrien Boyer ?

– Il était à son bureau.

– Un alibi ?

– Presque. Il a passé l'avant-midi dans son bureau.

– Mais l'identité de la femme, la preuve qu'elle est à l'un ou à l'autre ?

– Voici les certificats de mariage des deux, voici le portrait de noce des deux. Voici un

affidavit du curé dans les deux cas.

– Vous avez amené le curé à la morgue dans chaque cas ?

– Non. Nous avons pris une photo. L'un des deux curés semblait moins sûr, et il a demandé qu'on indique cette incertitude dans l'affidavit.

– Lequel ?

– Celui qui a marié Boyer.

– Des amis, des parents ?

– Dans les deux cas, aucun. Boisvenu prétend qu'ils ne sortaient avec personne, Boyer prétend qu'ils arrivent de Québec depuis trois mois seulement, et que sa femme, casanière par instinct, ne s'était pas encore fait d'amis. Ils n'ont aucun parent ici.

– Des fournisseurs ?

– Boyer m'a amené hier après-midi son boucher. Le type jure que c'est madame Boyer qui git sur les dalles de la morgue.

– Et Boisvenu ?

– Il doit amener quelqu'un cet après-midi.

Mais je suis persuadé que le témoignage de ce fournisseur sera en faveur de Boisvenu.

– Pourquoi crois-tu ça ?

– Une intuition... mes intuitions me trompent rarement.

– Alors, c'est la gouine absolue... rien de nouveau...

– Tu vois ?

– Oui, je vois.

– Et toi, Verchères, tu n'as rien de nouveau ? Ta visite chez Boisvenu, cette nuit, ne t'a rien donné ?

Verchères se mit à sourire, et regarda Belœil à travers la fumée de sa cigarette.

– Je ne sais pas ce que tu veux dire ! affirma-t-il.

– Non ? Pourtant, Boisvenu rapporte qu'une toile très précieuse, un Gauguin est disparue de son salon.

– Un Gauguin ? Tiens, tiens, tiens !

– Naturellement, tu ne sais rien de l'affaire ?

– Absolument rien. J’ai un peu de nouveau sur Boisvenu, mais quant à son Gauguin, je ne sais pas.

– Tu as fouillé chez lui ?

– Non.

– Alors comment peux-tu avoir un peu de nouveau sur Boisvenu ?

– Je vais te dire, Belœil mon ami, railla Verchères, je suis complice avec deux gnomes et une fée. Le soir, chez moi, je conjure ces individus, et ils me racontent un tas de choses. Par exemple, si tu allais chez Boisvenu, et si tu fouillais dans son secrétaire, tu verrais là, assis au milieu d’autres papiers, un article découpé dans une revue, où il est parlé des symptômes de l’insolation. Il y a aussi des marqueurs de bridge indiquant que l’on joue souvent, à quatre...

– Tu as vu ça, de tes yeux ?

– Belœil, tu es enfantin. Ta question, destinée à me faire couper dans mon discours, échoue dans son but complètement. Je n’ai pas vu ça, puisque je ne suis pas allé chez Boisvenu... les

gnomes et la fée m'ont dit ça, et je te conseille une petite perquisition chez Boisvenu...

– Nous ne pouvons fouiller sa maison, nous n'avons rien d'assez précis.

– Et dans le jour, quand il est à son bureau ?

– Je suppose... C'est un risque... Mais je crois que...

– Prends-le, si tu fouilles partout, tu trouveras probablement le secret

– Nous y allons dès cette minute... Tu viens ?

– Certainement.

Belœil regarda Verchères.

– Combien ça vaut, un Gauguin authentique ?

– Oh, j'sais pas... vingt mille peut-être deux mille ça dépend de la toile, et de la richesse de l'acheteur...

– Sur le marché noir ?

– À peu près la même proportion.

– Une bonne affaire, quoi !

– Je le suppose

– Et tu ne sais rien de ce Gauguin volé hier soir ?

– En toute franchise, Belœil, non.

– Tu veux dire que tu ne sais pas encore le prix qu’il va rapporter ?

– Interprète ma réponse à ton goût.

– Je t’avertis, Verchères. Un de ces jours, tu vas faire un faux pas, et je serai là pour te cueillir. Tu m’es sympathique, mais je n’hésiterai pas

– Mais je n’ai pas encore fait de faux pas – Mes hommes enquêtent sur le vol d’hier soir. Ils trouveront probablement des empreintes digitales.

– Voyons, Belœil, tu me connais mieux que ça !

– Alors tu admetts que tu es allé là ?

– Je n’admetts rien de la sorte. Je t’indique seulement que je prends plus de précautions que ça.

– Je sais, je le sais que trop.

– Allons, groupe tes hommes, allons chez

Boisvenu, j'ai hâte de voir son salon.

Belœil coula un regard noir à Verchères, et maugréa entre ses dents.

Puis ils partirent.

VIII

Guy Verchères se trouva de nouveau dans le logis de Michel Boisvenu. Mais cette fois, l'escorte policière était imposante.

On entra, et la fouille commença sans tarder.

Il était trois heures de l'après-midi.

Il fallait faire vite, autrement, Boisvenu risquait de revenir subito de son bureau, et de trouver la police affairée à ses recherches.

On fouilla.

Méthodiquement, comme sait fouiller la police.

Une chambre après l'autre.

Un meuble après l'autre.

Un tiroir après l'autre.

Murs, tringles, plinthes et cadres, tout passa.

Une fois, un policier se retourna vers Belœil et dit :

– Que cherche-t-on ?

Belœil répondit :

– Des papiers, du poison, n'importe quoi qui n'a pas l'air à sa place.

Verchères protesta.

– Et si Boisvenu avait fait sa cachette dans un endroit bien évident ?

– Nous le trouverons bien tout de même. Je me charge des endroits évidents.

Belœil trouva les marqueurs de bridge. Il trouva aussi l'article sur les symptômes de l'insolation.

Verchères, qui furetait dans la cuisine trouva une poudre pâteuse, blanche, de teinte légèrement jaunâtre, tout en restant blanche.

– Voilà, dit-il, qui ressemble à rien que je connaisse.

Un jeune policier s'approcha.

– Je suis vétéran, dit-il, je connais ça, c'est de la cordite.

Verchères fit la moue.

– C'est poison ?

– Je n'en ai jamais mangé.

Et le policier se mit à rire.

Verchères mit la petite boîte dans sa poche.

Dans un haut de garde-robe, on trouva une planche, et sur la planche était riveté un appareil chimique compliqué, fait de bonbonnes de cuivre et de bonbonnes de verre, et entre ça, des serpentins et des éprouvettes, et des tubes, et un tas de machines semblables. Relié ensemble, et communiquant pour faire une machine...

– Ça ressemble à quelqu'alambic auquel on aurait ajouté des fions... Je me demande ce que c'est, dit Verchères.

– Emportons-le, dit Belœil. Notre laboratoire déterminera ce que c'est.

Mais les découvertes s'arrêtèrent là.

Il y avait des bijoux dans une cassette.

Verchères les lorgnait.

Mais Belœil le vit faire, s'approcha, prit Verchères par le bras et le conduisit vers la porte.

– Viens mon Guy, ne te laisse pas tenter par les beaux luisants... Viens, avant de faire des bêtises et te faire coffrer. Ce n'est pas tous les jours comme pour le Gauguin, tu sais !

– Quel Gauguin ?

– Ne fais pas l'innocent.

Ils sortirent.

Pas plus pauvres qu'avant, mais un peu plus riches.

Il y avait l'article, les marqueurs de bridge et la machine.

Dit Verchères :

– Demain, peut-être avant, notre ami Boisvenu va jeter les hauts cris en s'apercevant que sa maison a été fouillée. Si j'étais de toi, Belœil, je ne lui dirais pas que nous avons cru trouver quelque chose d'important, en trouvant les marqueurs, l'article et la machine chimique.

– Pourquoi ?

– Tu verras. Garde ça sous silence.

Ils partirent.

IX

Les choses se compliquent

– Ainsi, dit Guy Verchères, nous avons ceci comme faits prouvés : Boisvenu prétend que l’inconnue est sa femme. Il le prouve. Boyer prétend qu’elle est aussi sa femme, et il le prouve. Tous deux donnent des noms de fille différents... mais ça n’a pas d’importance. Tous deux ont des certificats de mariage, des affidavits, des témoignages de fournisseurs. Tous deux, donc, ont parfaitement raison. Nous ne pouvons mieux corroborer leurs déclarations, et pourtant nous devons nous incliner devant l’impossible : cette femme était la femme de deux hommes. Toi, Belœil, tu viens de prétendre qu’ayant interrogé les deux hommes, ils ont cité leur femme comme un modèle, restant à la maison tous les soirs. Donc, bigamie impossible.

Et cependant... non, moi j'y renonce... C'est trop compliqué.

Belœil alluma un autre cigare.

– Tu penses que je ne voudrais pas y renoncer, moi aussi ?

– Quelle ligne de conduite suivras-tu ?

– Je ne sais pas. Il ne me reste qu'une chose, et c'est de tenter un rapprochement entre l'article, la machine et les marqueurs. Je vais confronter Boisvenu avec les marqueurs. Je pourrai peut-être...

Verchères ne répondit pas. Il s'appuya le front dans la main et songea.

Tout à coup, il sursauta.

– Belœil, je crois que je comprends. Remarque bien que je ne puis rien prouver, mais si tu veux me laisser le champ libre pour une journée et ne rien faire, entends-tu, NE RIEN FAIRE pour obstruer mon travail, je crois que je vais t'apporter ta solution toute cuite.

– Que veux-tu dire par NE RIEN FAIRE ?

– Ne questionne pas, Bojsvenu, ne lui dis rien. S’il te demande pourquoi vous avez fouillé, laisse-le parler, donne-lui une réponse évasive, mais ne lui dis rien. C’est ça qui est important. Il ne doit pas se douter du sens que prendront mes recherches.

– Tu crois avoir une solution.

– Je crois, oui.

– Et ce serait quoi ?

– Tu ne vas tout de même pas penser que je vais te la donner. Tout ce que je puis te dire, c’est que non seulement tu as un encombrement de maris, dans le moment, mais en plus de ça, tu as un encombrement d’épouses.

– D’épouses ?

– C’est ce que j’ai dit.

– Je ne comprends pas.

– Je pensais bien que tu ne comprendrais pas. Mais moi, je te l’ai dit, je commence à comprendre... et c’est loin d’être joli.

Verchères partit.

X

Histoire de chasse

Verchères partit.

Il partit en chasse.

Littéralement.

Il attendit que Boisvenu soit de retour chez lui, puis il alla tout de go sonner à sa porte.

Boisvenu vint ouvrir.

– Oui ?...

– Je suis Verchères. Vous me reconnaissez ?

– Oui. Entrez, je vous en prie.

– Certainement.

Verchères entra. Boisvenu le précédait. Rendu dans le salon, Verchères sortit un pistolet.

– Boisvenu, je vous donne la chance de sortir

l'arme que vous avez dans votre secrétaire. Vous avez dix secondes pour le faire. Si vous ne vous défendez pas, je vous abats comme un chien.

Boisvenu ne se fit pas prier.

Il courut vers le meuble, l'ouvrit, sortit l'arme.

Verchères comptait.

– Cinq, six, sept...

Boisvenu mit Verchères en joue.

Verchères ne broncha pas.

Boisvenu pressa la détente, le coup partit, alla se loger dans la chambranle de la porte.

Froidement, Verchères mit son arme dans sa poche, regarda le trou qu'avait fait la balle, regarda Boisvenu, sourit étrangement, et dit :

– C'est tout ce que je voulais savoir.

XII

Présence de femme

Ce soir-là, Verchères alla se coucher très satisfait.

La première partie de son idée s'avérait exacte. Il ne restait plus qu'à vérifier les trois ou quatre autres points.

Il dormit profondément.

Dans la nuit, il rêva que la femme, l'inconnue, la belle femme morte aussi bêtement, lui apparaissait, et lui souriait. Verchères en était tout heureux.

Il s'éveilla, et c'était un beau matin d'automne, clair, sec et froid.

Il s'habilla en hâte, et vit à continuer son enquête.

Auparavant, il téléphona à Belœil.

– Verchères, où es-tu, arrive ici au plus tôt, j’ai un mandat d’arrestation contre toi. Boisvenu a levé un mandat. Il a signé la plainte.

– Pourquoi ?

– Intimidation, tentative de meurtre et quoi encore !

– Oui ?

– C’est tout ce que tu trouves à dire ? Aimes-tu mieux que je mette la police à tes trousses ?

– Écoute, Belœil, je t’ai demandé de ne faire aucune obstruction. Cette affaire Boisvenu fait partie de mon investigation. Je t’en prie, désiste-toi, et ne viens pas me mettre de bois dans les roues. L’affaire est si compliquée que ta grosse intelligence ne comprendra jamais, et si tu obstrues... pouf ! je ne m’en occupe plus et je te laisse avec le mal de tête. Fais ton choix.

Belœil jurait :

– Dis, qu’est-ce que tu choisis ?

Belœil referma la ligne sans répondre.

Verchères sourit, sachant bien que ce silence équivalait à un feu vert.

Il partit, marcha jusque devant la maison de Boisvenu.

Il regarda autour de lui. Une épicerie, deux restaurants, un nettoyeur, un cordonnier, une librairie, et un tailleur. L'ensemble du commerce à mille pieds à la ronde.

Il commença par l'épicerie.

– Connaissez-vous madame Boisvenu ?

– Certainement, une très gentille jeune femme. Et très jolie.

– Oui.

– Seriez-vous capable de me dire si vous l'avez servie, le matin de sa mort ?

– Quelle date ?

– Le 7 octobre.

– Un instant je vais voir.

– Vous allez voir ?

– Mais oui, madame Boisvenu avait un

compte mensuel ici. Nous avons les factures, s'il y en a une, c'est donc que nous l'avons servie ce jour-là. En voyant la facture, je reconnaîtrai probablement l'heure de l'achat... du moins je l'espère...

L'épicière dans un Carde spécial, tira une facture de la pochette de métal.

– Voici, dit-il. Oh, oh ! Aimeriez-vous ça si je vous disais à quelle heure exactement elle est entrée ici ?

– Ah, mais oui.

– Voilà. Sur sa facture, je vois un item. Un crédit pour une boîte de savon. Du savon Prinso. Or le programme Prinso passe à tous les matins, à la radio, et nous l'écoutons, ici dans le magasin. J'ai fait remarquer à madame Boisvenu que c'était une étrange coïncidence qu'elle rapporte cette boîte de savon juste au moment où l'annonceur était à en vanter les qualités.

– Vous êtes sûr que cela ne s'est pas produit une autre fois ?

– Non. Cela s'est produit une seule fois, et le

crédit de 23 cents indiqué ici prouve l'heure presque exacte.

– Je vous remercie beaucoup.

Verchères prit congé de l'épicier.

Mais une fois sorti, il pensa à quelque chose, et revint en dedans.

– Monsieur, me laisseriez-vous voir cette facture un instant ?

Verchères lut doucement.

– Crédit, un Prinso, 2 livres de steak, quatre bouteilles de bière, deux livres de beurre, trois boîtes de soupes...

Verchères se gratta la tête.

– J'aimerais voir la facture de la veille, s'il y en a.

– Je vais vérifier.

Il y en avait une.

Verchères lut :

– Une livre de steak de veau, 1 livre de steak de ronde, trois savons Lifegirl, deux pintes de

lait...

Verchères vérifia la date. Le 6 octobre.

Il parut très satisfait.

– Bon. Merci encore une fois.

Cette fois, il sortit, et partit à grands pas.

L’investigation suivait un cours qui avait le mérite d’être extraordinairement rapide.

Julienne Boisvenu était vivante à dix heures. Lui, Verchères, la vit déambuler le long du trottoir vers midi et demi.

Tout s’ajustait, tout se mariait. La solution était proche.

Mais les preuves légales nécessaires.

Restait.

XII

Nouvelle présence de femme

Verchères marcha jusqu'à la maison où demeurait Adrien Boyer. L'autre mari !

De nouveau il regarda autour de lui.

Des magasins, une épicerie, un cordonnier.

Sur le pas d'une porte, une grosse femme.

– Cherchez-vous quelqu'un, monsieur ?
demanda-t-elle.

– Oui et non. Connaissez-vous madame Boyer ?

– Celle qui est morte sur la rue ?

– Oui.

– Si je la connaissais ! Mais j'étais sa femme de ménage.

Verchères songea : « Mais pourquoi Boyer a-t-il oublié le témoignage de cette femme à l'identification ? C'aurait été si simple. » Mais un instant plus tard il comprit pourquoi Boyer l'avait oublié.

– Ah, vous étiez sa femme de ménage ?

– Oui, monsieur.

– Dites moi, quel jour faisiez-vous le ménage chez elle ?

– Le lundi.

Verchères sortit un carnet de sa poche, regarda. Le 7 octobre était un lundi.

– Lundi, le 7 octobre, avez-vous fait le ménage chez madame Boyer ?

– Oui.

– Vous êtes certaine ?

– Oui.

– Comment pouvez-vous être si certaine ? Il ne vous arrivait pas de changer de jour parfois ?

– Ça m'est arrivé pour d'autres clientes, monsieur, mais jamais pour madame Boyer. Elle

n'aurait jamais voulu ça.

– Et le 7 octobre, elle passa l'avant-midi avec vous ?

– Elle était toujours là quand je nettoyais sa maison. Elle travaillait aussi, en même temps que moi.

– Ainsi, ce jour-là, elle était avec vous ?

– Oui.

– Jusqu'à quelle heure ?

– Jusqu'à trois heures de l'après-midi...

Ainsi, voilà donc pourquoi Boyer n'avait pas invoqué l'identification de cette femme. Elle aurait fait découvrir le pot-aux-roses.

Enfin Verchères tenait sa preuve. Il comprenait tous les détails de l'affaire. Restait le mobile, mais cela sortirait bien à l'enquête préliminaire.

Il restait aussi à prouver deux choses importantes.

Deux choses formidables.

Comment, quand, et par qui avait été tué.

Mais il s'arrêta là dans ses pensées, et se mit à songer à ce Gauguin dont il devait avoir des nouvelles.

Il quitta la femme de ménage, marcha jusqu'à une pharmacie, entra dans une boîte téléphonique, signala un numéro.

– Allo, Feldman ?

– Oui.

– Verchères.

– Le mot...

– Le Koran est la Bible de Mahomet.

– Bon, c'est bien toi.

– Mon Gauguin, qu'est-ce qui lui arrive ?

– J'ai le prix.

– Oui ? Et c'est combien ?

– Quinze mille.

– Voleur.

– Pas un sou de plus.

– Je ne le vends pas.

– Seize mille, mais c'est mon dernier prix. Je

ne vais pas plus haut.

– Dix-sept mille cinq cents, et c'est vendu.

– Écorcheur, mauvais commerçant, tu me ruineras un jour... C'est bon, vendu.

– Envoie ton messenger chez moi, avec l'argent.

– Entendu. Il y sera dans une heure.

– Bon.

Verchères sortit en s'épongeant le front. Mais il souriait. Si Boisvenu n'avait pas fourni grand renseignement durant l'enquête, il avait tout de même fourni ce Gauguin qui rapportait dix-sept mille cinq cents dollars sur le marché noir,

Verchères se décida à continuer son investigation.

XIII

Mais une histoire de chasse pas ordinaire.

Verchères prit le train, roula pendant des heures à travers les Laurentides. Des heures et des milles, et un long temps durant lequel Verchères sommeilla.

Il s'éveilla en se frottant les yeux.

On arrivait.

Le train ralentit, freina, stoppa.

Verchères descendit.

Une petite gare dans les montagnes.

Un quai exigu encombré de ballots, de caisses, d'agrès de chasse, de barils.

Verchères se rendit compte qu'ici, on recevait beaucoup plus de marchandises que de passagers.

– Vous allez loin ?

– Au Club Ka-Ra.

– Six milles d’ici. Voulez-vous que je vous conduise ?

– Ça va.

Ils s’embarquèrent dans une vieille Ford démantibulée, dont les pièces ne tenaient que grâce à des bouts de fil de fer.

Malgré sa pétarade et son bruit d’enfer, elle menait loin, car on fit les six milles sur un chemin raboteux à l’extrême, se tortillant à travers la montagne comme un véritable serpent.

Vingt fois Verchères se crut mort, et vit même l’ampleur de ses funérailles.

Mais vingt fois il se produisit quelque mystérieux mot de passe-passe entre le cahot et les roues de la voiture, et la mort dut retourner bredouille.

Un moment, Verchères questionna le vieux qui conduisait placidement, ne lâchant jamais sa pipe même dans les plus durs instants.

– Vous êtes le seul à mener les gens ici ?

– Oui, monsieur.

– Le club Ka-Ra n’a pas de voiture ?

– Non. C’est moi qui ai l’exclusivité.

Ça lui avait pris tout son petit change pour dire le grand mot.

– Connaissez-vous Michel Boisvenu ?

– Ah ben, oui ! Il vient ici à tous les ans. Certain que je le connais.

– C’est vous qui l’avez mené cette année ?

– Oui.

– Est il venu seulement une fois ?

– Oui.

– Vous êtes certain ?

– Ben, j’vas vous dire. Non j’suis pas certain. Il est arrivé, puis il s’est fait conduire au Club. Puis, un matin, pas longtemps après le train, je l’ai aperçu qui marchait vers le club, sur le chemin...

– Seul ?

– Oui.

Verchères se mit à sourire.

– Écoutez, dit-il à son chauffeur, ne me conduisez pas au Club. J'ai changé d'idée.

– Où, d'abord ?

– Chez un guide, un guide bien connu, et qui connaît tout le monde.

– Chez le Sauvage GrosLouis. C'est un Montagnais. Il guide pour tout le monde de la ville qui vient ici.

La Ford obliqua par un autre chemin, pas plus qu'un sentier, qui s'enfonçait dans le bois.

Verchères ne croyait pas possible qu'une telle voiture réussisse de telles prouesses, mais l'évidence était là.

Un mille, puis deux.

Une cabane barrait le sentier.

Le sentier s'y terminait.

Le vieux cocher cria :

– Hé, GrosLouis ! T'as de la visite.

Une squaw sans âge sortit de la maison.

Une rapide conversation en un mélange

impossible de montagnais, d'anglais et de français s'engagea entre le cocher et la squaw. Finalement, le vieux se tourna vers Verchères.

– Il est ici, il va vous voir.

– Mais pourquoi toute la discussion ?

– Il vous observait par la fenêtre, et comme il ne vous connaissait pas, il a dit à sa femme de ne pas vous laisser entrer. Je lui ai expliqué que vous connaissiez Michel Boisvenu, alors il consent à vous voir ?

– Mais pourquoi ne pas me voir ?

– Il vous prenait pour un collecteur.

– Comment ça ?

– Il a acheté une machine à laver, avec un petit moteur à gazoline. Puis il doit deux mois dessus, alors il pensait que vous veniez chercher la machine...

Verchères resta médusé de ces vicissitudes de la civilisation rendues jusqu'au fond des bois, atteignant les sauvages mêmes, et les teintant de mauvaise civilisation.

Mais il vit Groslovis.

XIV

– Vous connaissez Michel Boisvenu ?

– Oui. Moi, guidé pour lui souvent.

– Cette année ?

– Oui.

– Rien de spécial ?

– Non.

– Boisvenu est un bon tireur ?

Groslouis fit une moue.

– Oui et non...

– Est-ce qu'il a acheté du gibier, cette année ?

– Groslouis pas savoir.

– N'aie pas peur, je ne suis pas un détective forestier. A-t-il acheté du gibier ?

Groslouis regarda longuement Verchères, les yeux en dessous.

- Oui.
 - Beaucoup ?
 - Assez.
 - De toi ?
 - Oui.
 - Quelle sorte ?
 - Deux chevreuils, un orignal, quarante perdrix.
 - C’est tout ce que je voulais savoir. Ah, non ! quand a-t-il acheté ça ?
 - Quand il est parti ?
 - A-t-il chassé tous les jours ?
 - Non, seulement les deux derniers jours ?
 - Il a été combien de temps au Club ?
 - Sept jours ?
- Verchères sourit de nouveau.
- Vraiment, l’affaire marchait à merveille.
- Il ne restait plus que deux points à éclaircir, et l’affaire était café.

Il quitta le sauvage, le bois, prit le train, revint en ville.

En vitesse.

Le temps commençait à presser.

XV

Guy Verchères revint en ville le soir même.

Il était tard.

Assez tard pour le petit travail à accomplir.

En l'occurrence, une visite chez Boyer.

Dans le grand silence, la grande paix de la nuit.

Mais avant, Guy Verchères passa chez lui.

Il trouva l'enveloppe avec les dix-sept mille dollars de Feldman.

Une grosse enveloppe de papier manille.

Guy prit cinq mille dollars.

Il les mit dans une autre enveloppe, y apposa l'adresse de l'hôpital Sainte-Justine.

Avec les billets de banque, il glissa une note.

« Pour vos petits, afin d'alléger un peu leurs

souffrances. Ne cherchez pas à savoir d'où vient cet argent, car je tiens à garder l'anonymat. Recevez-là, servez-vous-en pour rendre un peu meilleurs les mauvais jours des petits enfants. »

Puis il ouvrit un coffre-fort dissimulé sous un tableau, et y inséra le reste de l'argent.

– Ainsi, murmura-t-il, Boisvenu aura commis un bon acte une fois dans sa vie.

Puis il partit vers la maison de Boyer.

La nuit était tranquille, et la ville dormait.

Du moins dans ce quartier.

Guy Verchères épia un instant, vit la solitude des trottoirs.

Il traversa la chaussée rapidement, sauta à la porte de Boyer, la crocheta en deux temps, et toujours avec le silence du chat, entra.

Boyer dormait. Il ronflait dans une chambre située au fond de la maison.

D'en avant on entendait son souffle régulier et pesant.

Guy Verchères sourit.

Il ne s'attarda pas au rez-de-chaussée.

Tout de suite il descendit vers la cave.

Il guida ses pas avec une petite lampe électrique de poche.

La cave était noire comme chez le proverbial loup.

Du noir dense, du noir d'encre, du noir à repousser avec la main.

La lampe ne faisait qu'un petit pinceau.

Un petit pinceau qui partait d'ici, éclairait dix pieds.

Un rayon, pas plus.

Verchères chercha la fournaise.

Elle était là, dans le fond de la cave.

Tout juste au-dessous de la chambre où dormait Adrien Boyer.

Verchères ouvrit la porte avec mille précautions. Ce ne fut pas sans difficulté, car elle était bloquée par la rouille d'été.

Il projeta le faisceau lumineux dans la cavité

noire qui s'ouvrait devant lui, et le promena sur toute la surface, sur les grilles, sur les parois, et jusque sur les chauffe-eau qui faisaient le dessus de l'appareil.

Il n'y avait rien.

Si, il y avait quelque chose.

Une moitié de bouton, et une petite touffe de cheveux blonds.

Verchères fouilla dans la cendre, au-dessous des grilles, mais il ne trouva rien.

Il remonta en haut.

Il marcha jusqu'à la chambre de Boyer. Celui-ci ronflait toujours.

Verchères entra, sur des pattes de velours. Il prit bien garde de ne pas jeter son rayon lumineux vers le lit.

Il tenta plutôt de voir le bureau.

Ah ! voilà qui était comble de chance. Un portrait sur le bureau. Sous la vitre, dans le coin, une mèche de cheveux.

Guy prit le portrait, défit la vitre en un clin

d'œil, enleva les cheveux, et les mit aux côtés des autres trouvés dans la fournaise...

L'affaire s'annonçait belle.

Demain, on aurait tout le plan d'ensemble.

De là à poser des accusations, à arrêter les coupables, il n'y avait qu'un pas.

Verchères entendait bien que ce pas se fasse.

Il sortit de la chambre et retourna vers l'entrée.

Une fois de plus il remercia le hasard qui l'avait fait cambrioleur à l'occasion.

Les trucs de son métier lui servaient.

Maintenant, si la dernière visite et la dernière petite enquête aboutissait, ils n'avaient qu'à se bien tenir, les gens qui osaient défier ainsi la loi humaine.

Un instant, il vint à l'esprit de Guy Verchères qu'il n'avait pas encore découvert le mobile, mais il se rassura en pensant que cela viendrait en temps et lieu, lorsque confrontation des preuves aurait lieu.

XVI

Le matin, Verchères se rendit en hâte à un grand laboratoire commercial. Il y connaissait un chimiste.

Camarade de collègue, ami de toujours, et un bon diable.

– Voici, dit Verchères, de la cordite. Dis-moi pourquoi ce produit serait dans la garde-robe d'un agent d'assurance ?

Le chimiste se mit à rire.

– J'analyse les produits, ici, je n'analyse pas les volontés et les actes des gens. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

– Les propriétés de cette cordite, quelles sont-elles ?

– La principale est sa faculté de se combiner extrêmement rapidement et violemment avec l'oxygène.

- Autrement dit, d’exploser.
 - Justement.
 - À part ça ?
 - Nulle propriété médicinale que je connaisse... la nitroglycérine, oui mais la cordite... C’est-à-dire qu’un composant de la cordite a des propriétés médicinales assez curieuses. On s’en sert pour concocter des potions pour maigrir.
 - Ah ?
 - Oui. C’est un composé employé aussi en teinture, pour faire du noir. On appelle ça le thermol.
 - Thermol ? Terme qui vient du grec pour chaleur ?
 - Oui.
- Verchères se frappa le front.
- Continue, continue, je pense que nous arrivons à quelque chose.
 - Un effet assez curieux de cette drogue, d’ailleurs fort dangereuse, c’est qu’elle tue en

augmentant la température. À dose réduite, l'augmentation de température produit l'amaigrissement. Voilà pourquoi on la vend pour ce but. Mais à dose forte, à dose fatale, elle élève tellement la température du corps humain qu'elle provoque la mort au bout de quelques minutes.

– Et les symptômes ?

– Très difficiles à percevoir.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils sont exactement les mêmes que l'insolation, affection assez commune lorsque le soleil paraît. À l'exception de la brûlure de la peau, c'est exactement la même chose.

Verchères souriait béatement.

– Tu es satisfait, Guy ?

– Absolument. Je n'ai qu'une autre question à te poser, mais je suis sûr d'avance que la réponse va concorder avec les résultats que j'attends de mon enquête. Si tu voulais extraire du thermol de la cordite, comment ferais-tu ?

La chimiste se mit en devoir d'expliquer.

Un appareil compliqué.

Des bonbonnes de cuivre.

Des bonbonnes de verre pyrex.

Des éprouvettes.

Des tubes de verre.

Des serpentins.

– Fais-moi un petit dessin, dit Verchères.

Le chimiste s'exécuta.

Il n'y avait aucun doute, c'était la machine trouvée chez Boisvenu.

– Dis-moi, continua Verchères, le thermol, absorbé à grandes doses, produit-il une coloration jaune de la peau ?

– Oui. Mais pas partout. Seulement à un endroit, jamais le même. Ça peut être le dos, le visage, le ventre...

Verchères se frotta les mains.

– Merci, mon vieux. J'ai ma solution complète, dans tous les détails.

XVII

Verchères revint chez lui.

Longuement il réfléchit, repassant dans sa tête tous les détails de l'affaire, revoyant toute la scène telle qu'elle avait dû se passer.

Boisvenu... Adrien Boyer... La femme Boisvenu...

ET LA FEMME BOYER...

Car c'était ça, la clé du mystère

Ça et le verdict du coroner.

Mort de causes inconnues.

C'était avec ces deux indices que Verchères était entré en chasse.

Au bout de deux heures de réflexion, il téléphona à Belœil.

– Belœil, mon gros ami, te voilà au bout de tes misères. Ton petit ami Verchères a fait cuire la

grosse dinde, et il va te la porter toute rôtie. Le crime était très simple. Il s'agissait de mettre quelques petits faits ensemble...

– Je t'assure que nous avons affaire à un orgueilleux. S'il n'avait pas été si orgueilleux, nous ne l'aurions pas. Il s'est imaginé avoir réussi le grand crime, celui qui reste sans solution, et il n'a pas suffisamment recouvert ses traces, alors il en a assez laissé pour que je dépiste. Presque un enfantillage. Convoque monsieur Michel Boisvenu chez toi, à ton bureau. Convoque aussi monsieur Adrien Boyer. Prépare un mandat contre chacun, je vais leur raconter une petite histoire qui va amplement justifier tes mandats...

Belœil était estomaqué.

– Mais... mais...

Mais Verchères avait raccroché.

Déjà il était en route vers les quartiers-généraux.

Et il se réjouissait d'aise à la pensée de la bombe atomique qu'il jetterait aux pieds des deux

amis Boyer et Boisvenu.

Façon de parler, que de dire amis, car les deux ne se connaissaient pas.

Et c'était bien là ce qui avait été le point le plus difficile à surmonter, à élucider.

L'absence de toute connivence entre les deux.

Verchères marchait bon pas.

En dix minutes il fut rendu.

Belœil l'attendait.

XVIII

– Toi, mon petit Verchères, tu vas me dire ce que tu manigances encore ?

– Rien de bien grave. Je t’apporte, et la solution des deux crimes, et le modus operandi des deux criminels.

Belœil ne comprenait plus rien.

– Deux crimes ? Deux criminels ? Comment ça ?

– Tu verras. Nos amis vont arriver, et tu vas voir ce que je veux dire.

Ils n’eurent pas à attendre. Boisvenu et Boyer arrivaient, flanqués de détectives, et escortés de leurs avocats.

« Ils sont vite en affaire ! », pensa Verchères.

Guy n’attendit pas plus longtemps. Dès qu’ils furent assis, et prêts à écouter, il se lança dans le vif de son sujet.

– Messieurs, je crois que je vais vous faire, aujourd’hui, des révélations qui vont vous surprendre. Surtout du fait que vous ne vous y attendez pas.

Quand Belœil m’a demandé, oh, bien discrètement, de le seconder dans cette investigation, j’ai accepté avec joie, car j’avais été témoin oculaire de la mort de madame Boisvenu. Elle est morte devant moi, sur la rue. Morte de ce qui, selon toute apparence, semblait être de l’insolation.

– J’ai longuement réfléchi. Et je me suis dit que ce crime avait été machiné par quelque fier criminel. Car je n’ai pas douté un seul instant que ce fut un crime.

– J’ai donc dévalisé mes pouvoirs de déduction, et voilà à quoi je suis arrivé.

– Mais d’abord je vais reconstituer le crime, pas à pas. Vous verrez avec quelle machiavélisme il a été combiné et mis à exécution. Je parle ici, du premier crime.

Boyer pâlit.

– Vous comprenez, monsieur Boyer ? Je vais reconstituer le premier crime. Voici : Michel Boisvenu a dit bonjour à sa femme. Il est parti, dans le nord, dans le bois, à la chasse. Il s’est enregistré au Club Ka-Ra. Au bout d’une journée, il a manifesté son intention de passer deux nuits et deux jours et demi dans le bois, à chasser. Il est parti. Il a marché jusqu’à la gare, en prenant par les bois, et on ne l’a pas revu. Il a pris le train, toujours sans être vu, puis il est descendu à Montréal. Il est revenu chez lui, sa femme ne l’attendait pas. Elle est allée à l’épicerie chercher de la viande pour le repas. Il a couché chez lui, puis le lendemain, sa femme est allée chercher d’autre viande.

– Elle est revenue à la maison.

– C’est à ce moment que, par un moyen que j’ignore, il, Michel Boisvenu, a administré à sa femme une dose très forte de poison.

– Madame Boisvenu est sortie, pour des courses, je suppose.

– Le poison a fait effet.

- Elle est tombée.
- Elle est morte.
- Michel Boisvenu est reparti, sans avoir été vu de qui que ce soit.
- Il a repris le train du nord.
- Il est retourné au club Kara.
- Non sans avoir acheté, d’un guide indien du nom de GrosLouis, deux chevreuils, un orignal, et quarante perdrix.
- Deux jours plus tard, il revenait à Montréal.
- Il apprenait avec douloureuse surprise la mort de sa femme.
- Il vint aux quartiers-généraux, et identifia celle-ci.
- Nous, de notre côté, pas très satisfaits, nous allions fouiller dans sa maison, et nous trouvions de la cordite et une machine chimique compliquée.
- J’y reviendrai d’ailleurs.
- Oui ? qu’est-ce qu’il y a, Belœil ?

– L'alibi de Michel Boisvenu est donc détruit ?

– Totalement.

– De plus en plus compliqué...

– Oh, mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Si je te disais que je puis tout prouver ce que je viens d'avancer. Le sauvage GrosLouis est prêt à témoigner que Boisvenu a acheté son gibier de lui, qu'il n'a pas chassé durant les trois premiers jours de son séjour dans le bois. Un conducteur de taxi par là a vu Boisvenu revenir de la station, à bonne heure le matin, et c'était justement le lendemain du crime.

– Les factures d'un épicier où achetait madame Boisvenu prouvent que celle-ci a acheté de la viande pour deux personnes, la veille et la journée du crime. Ceci, plus l'alibi détruit, le gibier acheté...

– Mais comment as-tu pensé à ce gibier ? interrompit Belœil.

– Je suis allé chez Boisvenu, je l'ai forcé, en légitime défense, à me tirer un coup de pistolet. Il

m'a manqué, avec grande marge. Un mauvais tireur comme ça ne pouvait tuer deux chevreuils, un orignal, et quarante perdrix dans deux jours.

Boisvenu souriait.

– Mais tout ceci ne prouve pas que j'ai tué ma femme. Surtout en lui faisant attraper un coup de soleil une journée de pluie.

– Je n'ai pas fini, loin de là. Nous avons trouvé, chez toi, de la cordite, une machine de laboratoire assez compliquée, et un article sur l'insolation. J'ai consulté un de mes amis qui est chimiste.

– La machine trouvée sert à extraire le thermol de la cordite.

– Le thermol est un ingrédient dangereux.

– Il sert dans la teinture.

– Et il sert à composer les remèdes pour maigrir.

– C'est un poison extrêmement violent.

– Sa caractéristique est assez spéciale.

– Il fait monter la température jusqu'à

provoquer la mort.

– Et les symptômes sont exactement ceux d'une insolation.

– Je crois, Belœil, que nous avons assez de preuves pour arrêter monsieur Boisvenu pour le meurtre de sa femme.

– Mais... mais !

– Un examen plus attentif de sa cuisine donnera probablement d'autres preuves.

– Et je suis persuadé que madame Boisvenu a été tuée pour les assurances.

– N'oublie pas que notre homme est courtier.

– Il avait accès à des plans d'assurances remarquables.

– Il a dû grandement bénéficier de cette mort.

– Je te conseille donc d'arrêter monsieur, et au plus tôt, car il donne des signes assez évidents de vouloir faire des bêtises.

– Oui, je vais l'arrêter, dit Belœil.

En effet, Boisvenu s'était redressé, et il semblait chercher un moyen de faire un coup

d'état.

Mais Belœil s'empressa de lui passer les menottes.

Adrien Boyer regardait la scène, nerveux et agité.

Verchères le regarda.

– C'est à votre tour, maintenant, mon cher Boyer.

– Oui, dit Belœil, tout ceci est bien beau, mais comment expliquer les actions de Boyer. Était-il complice de Boisvenu ?

– Oh, non, et c'est justement là que les choses se compliquent. Boyer est un impulsif. Il a agi sur le coup d'une impulsion qui aurait pu être couronnée de succès. Malheureusement, il a été négligent.

Tellement négligent que j'ai pu prouver, en deux petites interviews, qu'il avait tué sa femme, à lui, et que je pouvais le démontrer comme deux et deux.

J'ai causé avec la femme de ménage de madame Boyer. Elle peut affirmer, avec une

certitude que vous constaterez en cour, que madame Boyer était encore vivante deux heures après la mort de madame Boisvenu.

Seulement, un portrait que j'ai vu sur le bureau de monsieur Boyer, en allant perquisitionner dans sa maison la nuit dernière, indique que madame Boyer ressemblait à s'y méprendre à madame Boisvenu.

Le crime est donc facile à reconstituer.

Boyer, depuis longtemps, voulait tuer sa femme.

Il voit dans le journal qu'une femme, inconnue, est à la morgue. Elle est morte, selon l'annonce, de causes inconnues, sur la rue.

Au moment de la mort, Boyer avait un alibi parfait.

Il serait donc simple de tuer sa femme, à lui.

De faire disparaître le cadavre.

D'identifier l'autre femme.

On croira à une mort naturelle, et il sera en sûreté.

Il tua sa femme.

Il fit brûler le cadavre dans sa fournaise.

J'ai trouvé un bouton et des cheveux.

Et dans le portrait sur la commode de Boyer, un portrait sous la vitre duquel il y avait une mèche de cheveux de madame Boyer.

La comparaison microscopique établira l'identité de ces cheveux.

Ayant tué sa femme, Boyer vient ici.

Il se réclame comme étant le mari.

Il apporte des portraits et des certificats.

Des affidavits, et autres pièces du genre.

La police est absolument mystifiée, et Boyer dort en paix.

Ni vu, ni connu, et amenez les assurances !

Ainsi donc, comme vous voyez, aucun rapport entre les deux crimes, si ce n'est que la perfection du premier a amené la consommation de l'autre en vitesse. Et le rat fut pris au piège à cause de son orgueil, tout simplement.

– Comment, à cause de son orgueil ? fit Belœil.

– Mais oui. Boisvenu a cru commettre le crime parfait. Il n’a donc pas fait disparaître son alambic à thermol.

D’autre part, Adrien Boyer, tout aussi orgueilleux, n’a pas cru devoir faire une inspection élémentaire de sa fournaise, après y avoir brûlé le cadavre.

Et ces deux oublis ont provoqué la découverte de leurs crimes et leur punition.

– Allons, dit Belœil, viens monsieur Boyer, viens que je te passe les menottes à toi aussi.

Un des avocats voulu s’interposer, mais Belœil lui jeta un regard foudroyant.

– Vous avez entendu le récit de monsieur Verchères ? C’est la preuve de la culpabilité de ces deux hommes. Mon devoir est maintenant de les écrouer, et de les amener devant leurs pairs.

Il fit un geste à des policiers. Ceux-ci s’avancèrent. Et Boisvenu, suivi de Boyer, prirent le chemin des cellules.

Tous deux pâles et défaits.

Ils semblaient pleinement réaliser que tout était perdu.

Une fois qu'ils furent sortis, Belœil se croisa la jambe.

– Tu vas maintenant me dire, mon petit Verchères, comment tu as fait pour mener cette enquête aussi rondement.

– Je ne sais pas. J'ai été exceptionnellement chanceux. J'avais commencé avec l'idée arrêtée que Boisvenu et Boyer n'avaient aucune relation.

De plus, j'étais moralement certain que Boisvenu avait tué sa femme. Je ne savais pas comment, ni pourquoi.

Mais je me mis en frais de détruire son alibi.

Une fois celui-ci il ne me resta plus qu'à prouver l'accès au poison. Ce fut, comme tu as pu voir, facile.

Quant à Boyer, ce fut encore plus facile.

Il m'est immédiatement venu à l'idée qu'il avait profité du manque d'identification de cette

femme ressemblant tellement à la sienne.

Cela lui donnait un parfait alibi, pour la période du crime.

Mais là encore mon enquête fut facilitée par les circonstances.

Le témoignage de la femme de ménage.

Les découvertes dans la fournaise et dans la chambre de Boyer.

Tout enfin.

Résultat, une formidable preuve de circonstance contre les deux hommes.

– C’est justement ce qui me tracasse, répliqua Belœil, c’est une preuve de circonstance.

Verchères se mit à rire.

– Mais voyons, gros Belœil, tu vas me dire qu’avec une preuve comme ça tes hommes ne sont pas capables de « persuader » Boisvenu et Boyer d’avouer ? Il y a des moyens, et vous les connaissez fort bien.

– Oui, je suppose que nous pourrions.

– Alors, je te laisse l’affaire entre les mains,

maintenant. Comme disent les Américains, « it's up to you ! »

Verchères s'apprêtait à sortir.

Belœil le rappela.

– Un instant, Guy. Peux-tu m'écouter te lire un petit paragraphe dans le journal ?

Verchères s'arrêta.

Belœil avait étendu devant lui une section de page de journal.

– Je lis : « L'hôpital Ste-Justine accuse réception d'un don anonyme de \$5000, et tient à remercier sincèrement le généreux donateur. » Qu'est-ce que tu en penses ?

– Que veux-tu que j'en pense ?

– Rien de bien spécial. Seulement...

– Seulement quoi ?

– Seulement je me demande jusqu'à quel point le Gauguin a rapporté.

– Que vient faire le Gauguin là-dedans ?

– J'ai l'impression, l'intuition, Verchères, que

ce don de \$5000 à Sainte-Justine représente le tiers de la somme obtenue en disposant d'un certain Gauguin volé une nuit chez monsieur Boisvenu.

– Pourquoi me dire ça, à moi ?

– J'avais pensé que ça t'intéresserait.

– Mais ce ne m'intéresse pas du tout.

– Non ?

– Non.

– Alors au revoir, Guy Verchères. Mais je t'assure bien sincèrement que si jamais je te prends sur le fait, je te coffre quelle que soit la sympathie que j'aie pour toi. Il y a trop longtemps que tu me joues sous le nez... trop longtemps...

Verchères se mit à rire.

Cet ouvrage est le 674^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.